

SCIENCE ET CULTURE. DÉBAT

Yves GOUDINEAU Puisque j'ai le périlleux privilège d'introduire ce débat public, dont le thème "science et culture" est lourd de bien des polémiques passées ou présentes entre l'Occident et le reste du monde, j'en profiterai pour essayer de débarrasser d'emblée certaines questions de ce qui me paraît être leurs scories idéologiques conventionnelles, et tâcherai de proposer à leur place d'autres orientations pour la discussion. Il va sans dire que nul n'est obligé de me suivre sur ce chemin, d'autant moins sûr que je l'improvise devant vous, et que je conçois volontiers, comme partie du dialogue, que mes remises en cause soient elles-mêmes mises en cause. Je vois surtout trois questions qui, bien que légitimes et même commandées par l'histoire, sont généralement posées de telle manière qu'elles tendent à fabriquer des antinomies là où des oppositions relatives, susceptibles d'être réduites ou levées, peuvent être montrées aussi bien. Ces trois questions sont celles du **rationalisme**, de la **domination**, et des **valeurs**, questions, du reste, intriquées et que j'ene sépare ici que pour la commodité de l'exposé. Le **rationalisme** d'abord pose la question de son universalité. Longtemps celle-ci a été niée par l'Occident, qui traçait une ligne de démarcation entre lui et les autres au nom de la raison. L'arriération mentale, la structure de la langue, l'attitude religieuse superstitieuse, tout, une fois sorti d'Europe, semblait faire obstacle à la transmission d'une rationalité. Puis, la diffusion effective de la science ayant rendu caducs ce partage du globe et ses préjugés mentalistes, la notion de l'universalité scientifique a ensuite tendu à prévaloir sur les différences culturelles et à les réduire.

C'est alors qu'au nom de la défense des **valeurs**, on a vu réapparaître ici ou là la revendication d'un partage ou de plusieurs partages. La science dite "moderne" serait d'*essence* occidentale, donc intimement liée aux valeurs de l'occident, judéo-chrétiennes ou capitalistes selon les cas, et charrierait avec elle ces valeurs et, par là, attaquerait les fondements culturels des autres sociétés. Aussi vit-on surgir en Chine une lutte contre la pollution spirituelle (les scientifiques en firent les frais durant la révolution culturelle), ou divers mouvements anti-science se réclamant de l'hindouisme, de l'islam, ou d'autres valeurs spirituelles... bref réinstaurant des partages culturels, et renvoyant la science dans *sa* culture.

Troisième thème, celui de la **domination**. Le triomphe de la science occidentale et, partant, de ses valeurs, reposerait moins sur la supériorité du rationalisme que sur les conquêtes du colonialisme. La science "moderne" fait partie de l'héritage colonial et ne s'est imposée qu'au prix de la négation radicale des autres traditions scientifiques qu'elle a interrompues brusquement : elle porte en elle la violence coloniale, et est par là inacceptable. D'où des mouvements se proposant de redévelopper des courants scientifiques alternatifs à la tradition occidentale (logique bouddhiste, etc..), ou à tout le moins de réhabiliter la tradition locale en s'appuyant sur une histoire des sciences débarrassée de tout occidentalocentrisme (l'oeuvre de Joseph Needham sur la science chinoise reste emblématique de cette tendance).

A partir de ces trois thèmes et des diverses combinaisons qu'ils autorisent entre eux, on peut retrouver une bonne part des discours et des controverses qui ont

d'ordinaire cours sur le sujet "science et culture", particulièrement quand sont mises en perspective diverses civilisations. Il ne s'agit pas de nier l'importance de ces thèmes (que la domination coloniale ait contribué à la diffusion de la science est indéniable), mais de les dégager d'une certaine *idéologisation* qui les enferme en des oppositions irréductibles.

Ainsi, le partage rationnel/irrationnel n'a jamais vraiment recouvert une division Occident/reste du monde. En dépit d'une cohabitation progressivement pacifiée qui tend à faire du christianisme un rallié tardif de la rationalité, celui-ci reste un mysticisme, et le partage fut longtemps inscrit dans l'Occident lui-même ; il y eut même combat. C'est pourquoi voir dans la diffusion de la science la diffusion en même temps de valeurs chrétiennes relève d'un paradoxe (même si ce paradoxe a évidemment un fondement historique dans le zèle scientifique des missionnaires ou dans le rôle des collèges chrétiens dans la formation des élites coloniales).

De même, V.V. KRISHNA dans son intervention nous a bien montré comment des gens comme C.V. Raman, P.C. Ray, ou J.C. Bose, qui constituèrent le fer de lance de la science moderne indienne, étaient demeurés profondément religieux et fidèles à une inspiration scientifique typiquement indienne.

Il faut se rappeler, d'un autre côté, que les phénomènes de diffusion scientifique et technique à la fois sont **irréversibles** (les régressions techniques représentent une sorte d'aberration historique), et ont un **caractère d'universalité** : partout où il y a contact entre des sociétés, il y a échange d'idées, et diffusion technique. Là encore, les oppositions sont donc relatives et non spécifiques à la diffusion de la science occidentale.

Du moment, par exemple, que l'imprimerie a existé, on ne pouvait la nier. On ne pouvait plus continuer à graver sur la pierre ou copier indéfiniment alors que l'on connaissait cette possibilité. On peut discuter des conditions économiques et sociales qui ont permis l'innovation, des conditions de sa diffusion (l'intervalle de temps entre l'invention chinoise et sa reprise en Occident), mais une fois que l'innovation est faite, elle est là, disponible au moins virtuellement. De même, à partir du moment où le zéro a été connu, on pouvait difficilement envisager des développements en mathématiques qui fassent semblant de l'ignorer (sauf à en démontrer rigoureusement l'inutilité). Pour les mêmes raisons, refuser la science ou la technologie d'origine occidentale n'est concevable qu'à condition d'avoir les moyens de la dépasser : il est trop tard, sauf coercition rétrograde, pour décider de l'ignorer.

Aujourd'hui, la vitesse et la généralisation de l'information font que chaque société est presque immédiatement au courant des innovations accomplies dans toute autre (chacun a ainsi la possibilité de mesurer les écarts existant entre lui et les autres). Mais ce fait est nouveau et unique dans l'histoire.

Comment auparavant se faisaient la prise de connaissance ou la diffusion à grande distance de science et de techniques ? On peut, bien sûr, avancer les processus de diffusion intellectuelle, accompagnant les échanges de voisinage, les courants commerciaux, ou passant par d'illustres et savants voyageurs. Mais, à y regarder de plus près, il faut bien reconnaître que les principales diffusions ont été portées depuis les temps primitifs par les guerres, par les mouvements de conquête, par des phénomènes de colonisation. Qu'on reconsidère alors notre précédent thème de la domination. Certes, il y a eu domination coloniale, avec son chapelet de violences physiques, morales, intellectuelles, et celle-ci a été l'instrument de la propagation de la science "moderne". Mais le fait n'est ni unique, ni surprenant - c'est même un phénomène normal qu'une conquête soit l'occasion de diffuser des idées et des techniques : et ce n'est en rien dirimant pour elles.

Quant aux sciences alternatives fondées sur des traditions scientifiques non-occidentales : sont-elles possibles? Peut-être. Mais ce qu'on en peut dire est que, tant qu'elles ne sont pas développées, leur évocation comme *contre-science* (comme on parlait jadis dans l'underground américain de *contre-culture*) est un pur effet de rhétorique ou d'idéologie : si elles sont possibles, il reste encore à les faire ; et c'est à elles de se trouver et de s'éprouver.

En formulant ces remarques, rapides donc approximatives, et qui peuvent de ce fait sonner un peu péremptoires, je veux seulement signifier qu'il faut essayer de dégager le débat d'une certaine rhétorique, et de toute une série de poncifs à caractère idéologique qui l'habitent.

Plutôt que d'évoquer perpétuellement et de façon abstraite la confrontation avec l'Occident, il est, je crois, plus intéressant : - soit de resituer précisément les termes de ce débat dans le contexte historique et social d'un pays donné : c'est un peu, je pense, ce que l'étude des communautés scientifiques est censée apporter ; - soit, si l'on tient absolument à poser les problèmes en termes "universalistes", de sacrifier à un relativisme authentique : sinon, on ne fait jamais que remplacer un ethnocentrisme par un autre.

Sur ce dernier point, par exemple, chacun sait qu'il y a une grande tradition scientifique indienne, une tradition mathématique arabe, une tradition rationaliste et technologique chinoises, des traditions techniques un peu partout... Il est aussi vrai qu'il y a eu entre toutes ces traditions des phénomènes d'échanges, des traductions, des confrontations, et qu'aucune ne peut se prévaloir d'une stricte originalité : à cet égard la science dite "moderne" est le résultat d'un **mouvement intellectuel** universel où la tradition occidentale n'intervient que tard, et est tributaire, comme toute autre, d'apports divers (pas de physique mathématique sans l'algèbre venue des pays arabes, etc.).

Il ne s'agit pas, cela dit, d'être naïf et d'y lire un pur continuum : il y a des sauts dans cette histoire universelle, des ruptures qualitatives, des "coupures épistémologiques", comme disait Bachelard. Mais d'une part, ces sauts sont multiples, et la "révolution" galiléenne n'en est qu'un parmi d'autres ; d'autre part, ils ne sont pas seulement constitués de ruptures, donnant un avantage définitif à ceux qui les accomplissent, mais aussi d'appropriations, d'emprunts qui peuvent tourner à l'avantage de l'emprunteur.

Si l'on veut poser les problèmes en termes universels, il faut voir comment les traditions ont su s'emparer de certains éléments d'une autre pour les développer et en tirer profit. Il n'y a pas une fatalité de la domination scientifique et technique, il y a aussi une dynamique possible de la réappropriation, et du renversement des avantages acquis. Plutôt que de sombrer dans la nostalgie d'une grandeur scientifique passée, il s'agit aujourd'hui, pour toutes sortes de pays de savoir comment ils peuvent s'approprier une tradition de science, parfois qualifiée "d'occidentale", mais qui est déjà réenglobée dans une tradition universelle. Le Japon, à cet égard, depuis trente ans donne la mesure de ce que peut être une dynamique de réappropriation ; les pays d'Asie du sud-est commencent à savoir comment s'y prendre aussi.

Mais, l'essentiel n'est sans doute pas dans ces grandes considérations sur la progression des civilisations. Le véritable débat sur "sciences, techniques, cultures", pose à mon sens des questions pratiques, qui sont aussi des questions sociales. Ce sont elles qui sont les plus importantes. Le "grand débat", qui en fait l'économie pour plonger dans l'universel, est typique de tous les idéologues et, pourquoi ne pas le dire, de certaines organisations internationales qui se complaisent à produire et publier un discours sans actualité et sans contextualité, finalement de peu d'utilité.

Il faudrait au contraire, sur ce thème, sérier quelques questions, qui pour être très concrètes n'en sont pas moins pertinentes.

Ainsi celle de l'*éducation scientifique et technique*. Voilà qui pose le problème de la **langue** et de la **pédagogie** ; l'Algérie où nous sommes y est directement confrontée, comme bien d'autres pays.

Au travers de la langue et de l'éducation, on peut retrouver la question de la défense des valeurs : mais plutôt que d'incriminer la diffusion de sciences ou de techniques comme ayant un effet direct sur celles-ci, il faut se poser le problème de la *cohésion culturelle* d'une société ou d'une communauté. Comment l'introduction de tel ou tel item technologique pourrait-il fragiliser la communauté? Ce qui est en cause, si le risque est réel, c'est moins l'objet technique que la cohérence de la communauté. C'est une **question sociale**. L'introduction de la physique nucléaire en Chine n'a pas fait sauter les valeurs traditionnelles chinoises : imaginer qu'elle l'eût pu est évidemment illusoire.

Autre question concrète - qui touche, pour reprendre ce que je disais auparavant, à la capacité d'appropriation de la science, c'est-à-dire aussi à la capacité d'un pays d'y apporter des développements - c'est précisément la question *des communautés scientifiques*, question qui nous intéresse ici au premier chef. Non seulement le problème des conditions économiques, sociales, idéologiques, de l'émergence de telles communautés ; mais aussi tout ce qui leur est lié : la question des formations, celle des relations scientifiques internationales, celle de la visibilité de la science des pays dits du Sud, etc..

Question encore qui concerne *l'organisation du travail technique*. Les problèmes d'adaptation de cette organisation sont souvent importants, les réponses varient, suivant les sociétés et les contextes culturels. Là, les traditions intellectuelles ou les "pratiques théoriques" jouent un rôle fondamental : la figure du lettré chinois, du marabout, ou du brahmane, ne sont pas sans influencer la **perception du savoir** dans la société, ni sans conditionner la **division concrète du travail scientifique et technique**.

J'arrête là la litanie des questions qui me semblent devoir être posées, certain que beaucoup d'autres vont surgir au cours de ce débat. Je voudrais encore indiquer que l'Occident est, je crois, aussi confronté (parfois de manière angoissée) à tous ces problèmes de science et culture, et ce quasiment au même titre que le reste du monde. Il y a également une irruption du futur scientifique dans les sociétés occidentales qui n'est pas sans poser des problèmes de valeurs.

Aussi, réinstaurer "le grand partage", pour reprendre l'expression de Jack Goody, ou tout autre partage, est improductif. Le débat "science et culture" doit être débarrassé de toute forme de nationalisme scientifique et technique, de tout ethnocentrisme quel qu'il soit (non seulement occidental, mais d'autres aussi passant par des réécritures chauvines de l'histoire des sciences, tel celui dont font preuve certains physiciens chinois montrant que la physique nucléaire est née en Chine il y a plus de deux mille ans..), de tout idéologisme nationaliste.

En conclusion de cette introduction, qui ne vise qu'à poser quelques garde-fous pour ne pas tomber dans le vide de tant de débats placés sous le même titre que celui-ci, je ferai une suggestion : changer le titre du débat, ou tout au moins faire comme s'il était différent. Plutôt que de parler de *Science et culture*, la généralité du titre risquant d'entraîner celle des propos, parlons de *sciences* et de *cultures*, en référence à des problématiques précises et à des contextes précis.

RÉACTIONS ET DÉVELOPPEMENTS

K. RAJ : Comment désidéologiser ce qui est par nature idéologique : la culture - et ce où elle interfère ? Mais je ne placerai pas non plus mon intervention sur le terrain des "grands débats". L'articulation entre science et culture n'opère pas au niveau

où ils l'attendent, mais dans *la pratique même* de la science : dans la façon d'aborder les problèmes.

Parler de sciences et techniques, c'est parler de la création et de la fermeture d'espaces intellectuels et matériels. On ouvre un domaine, on le "traite", on le clôture - et c'est ce qui entraîne à une ouverture par ailleurs. C'est comme un jeu de Scrabble, avec les façons diverses de le jouer.

L'articulation, c'est celle entre les cadres sociaux de la pensée, et la manière de penser. Prenons l'exemple Indien. Peut-on caractériser globalement une culture Indienne ? Il s'agit là d'un pays très grand, très divers, depuis très longtemps : multiple par ses ethnies, ses religions, et que dire de ses culture, de ses traditions scientifiques ! On y rencontre depuis des millénaires presque toutes les religions du monde. Mais il est vrai qu'il y a une culture générale, qui de certaine manière s'est imposée à toutes autres religions et cultures. Au point que les musulmans Indiens ont des castes, et se différencient par ces castes : il y a des musulmans "Asharite" et des musulmans "Achraf" ; au point qu'il y a des juifs d'au moins deux castes ; et des chrétiens de plusieurs castes - Brahmanes ou non. En fin de compte, l'Hindouisme s'est surimposé à toutes les religions du pays, avec sa manière de diviser la société et de diviser le travail. C'est cela qui donne sens et portée pratique à la confrontation entre science et culture Hindoue - non pas au sens de la religion Hindoue, mais à celui d'une culture qui découpe à sa manière la société, et donc les espaces matériels et immatériels.

Comment opère ici l'articulation ? Au plus profond, par le système des castes, qui est précisément un système de partage des savoirs et savoir-faire. A chaque caste est assigné un savoir-faire ; et la tâche de détenir le savoir et de le transmettre est assignée à un ensemble de castes, qu'on appelle Brahmaniques. Comment les Brahmanes ont-ils conçu et transmis du savoir ? C'est au travers d'une langue, langue de communication de cette caste, *langue essentiellement orale* dont le modèle est le Sanskrit.

Cette langue, en raison de ses fonctions, à besoin d'être stricte au niveau de la parole, de la métrique, de combinaisons de termes ; elle doit disposer de nombreux synonymes, qui seront en même temps mnémoniques, pour permettre la transmission sans distorsion. Pour les besoins de la communication dont ils sont chargés, les Brahmanes ont eu à travailler beaucoup leur langue, au moyen d'exercices de prosodie, ou de mathématiques (sous l'angle de l'art des combinaisons). Tous ces traits déterminent des manières de faire, d'aborder les savoirs, de choisir les problèmes.

On est par exemple incliné aux mathématiques, subtilement déjà par la nécessité de stabiliser la langue.

Je saute au 19-20ème siècle. Par l'effet du contexte historique, certains membres des castes en question et quelques personnes qui les avaient rejointes se sont les premières confronté au savoir scientifique occidental. Et quand elles se le sont approprié, elles l'ont fait dans le fil de leur vie, déterminée par leur culture, déterminant la façon de pratiquer et de choisir les savoirs. Par exemple, et c'est presque une banalité de le reconnaître, les Indiens ont une inclination à la théorie, ils théorisent jusqu'au sujets les plus pratiques. Il y a une part de vérité et une part de caricature dans cet aphorisme. Mais il est vrai qu'on peut saisir des prédilections, des propensions, dans les choix des sujets ou les manières de procéder à leur traitement. J'en ai présenté des exemples en détails dans mon article "Images de la science" (publié dans ALFONSO 1).

Ce que je veux souligner, c'est qu'il faut rechercher les rapports entre science et culture à ce niveau des *pratiques scientifiques*, distinctes. Et que toute (soi-

disant) diffusion scientifique est un travail de réinterprétation, de réception-réémission au travers de filtres culturels - de manières de concevoir - pratiquer - transmettre du savoir. En même temps, cette activité re-créatrice n'est possible qu'à la condition d'un "réglage de fréquence" (pour reprendre l'image de Rafaël) : elle nécessite l'acceptation de la manière qu'a autrui d'exposer son problème, c'est-à-dire qu'elle nécessite l'apprentissage (de quelque chose) d'une autre culture. Mais elle n'est possible aussi que contextuellement localisée : dans les cadres de pensée de ceux qui forment la communauté pensante environnante. (Elle nécessite donc une maîtrise culturelle plurielle.

Rafaël RENGIFO : En changeant de temporalité et de niveau de détermination, je voudrais tout de même faire observer la déviation forte que des institutions de science peuvent faire peser, à un moment donné, entre mouvement social et production de savoir.

J'en veux pour exemple le chassé-croisé persistant entre l'enseignement recherche au Vénézuéla, et le mouvement social alentour. En sociologie, par exemple, de 1950 à 1968 le paradigme dominant est celui du fonctionnalisme ; et ce sont des enseignants de gauche qui l'enseignent - parfois des Marxistes radicaux, tandis qu'alentour il se passe des choses aussi fonctionnelles qu'au Vénézuéla la dictature militaire, puis la fin de la dictature militaire et l'avènement de la démocratie, ailleurs la Révolution Cubaine, ou les guerres anti-coloniales et la fin des colonialismes.

Vient 1968, et le mouvement dit "de la rénovation" : il est inspiré par des groupes révolutionnaires, il gagne les Universités et provoque leur fermeture. A sa suite, les Universitaires décrètent qu'il n'y aura plus qu'un seul paradigme qui vaille en sociologie : le Marxisme, sous toutes les déclinaisons ; et dans la foulée, on rend obligatoires des modules de cette sociologie dans toutes les filières , y compris en médecine dentaire, en pharmacie, en ingénierie, en agronomie... Or, dès les années 70, la gauche politique abandonne le léninisme, les mouvements Trotskystes et Maoïstes déclinent, des mouvements sociaux inédits prospèrent - comme l'écologie, ou le féminisme. La contestation sociale et la pensée critique prennent un tour radicalement différent. Les enseignants eux-mêmes, qui persistent dans leur discours marxiste, deviennent experts des appareils technocratiques, ou militants des partis (qu'eux - anciens partisans ou parfois acteurs de la guesilla - combattaient 20 ans plus tôt), ou animateurs de mouvements sociaux. Cette schizophrénie professorale, et la contradiction entre ce qui s'enseigne dans les classes et ce qui se fait dans les couloirs de l'Université (et que l'extérieur de l'Université initie) n'est pas le fait de l'imbécillité ou d'une paresse intellectuelle. Il faut le rechercher dans la structuration du champ Universitaire, et dans la position d'intellectuels, inorganiques, au sein du Vénézuéla actuel.

C'est ce qui pèse encore sur le fait que l'Université n'a toujours pas été capable d'intégrer la recherche à ses structures (sauf personnalités brillantes, mais toujours en suscitant la scission des écoles de recherche - dès qu'elles atteignent la taille de "sectes", c'est-à-dire de petits groupes attachés à l'exercice professionnel de la recherche, y compris avec un statut des chercheurs permanents. C'est aussi ce qui crée d'insurmontable incompréhensions et conflits, à l'égard des "nouvelles Communautés Scientifiques", imprégnées de valeurs réalisatrices, inspirées d'un paradigme lié au développement industriel, qui commencent de poindre actuellement.

Ali EL KENZ : Dans la même veine, je rappellerai que la pratique scientifique est triplement déterminée : à un niveau sociétal (ou socio-économique, global), dans sa propre maison (par la structuration du champ scientifique), et au niveau profond du vocabulaire et de la syntaxe qui véhiculent sa langue d'expression. Je m'aiderai d'exemples pour le faire comprendre.

Sur le premier plan (sociétal) : Depuis des années plusieurs industries sidérurgiques du Tiers-Monde, notamment celle de l'Algérie au travers de sa D.R.A. (Direction des Recherches Appliquées, chez SYDIR), s'efforcent à un procédé de réduction directe du minerai de fer en acier. C'est un problème techniquement compliqué, non résolu dans le monde, possible dans son principe, qui réclame le recours à des compétences nationales et internationales liguées. Or, cette filière de la réduction directe rencontre de grandes difficultés à se développer dans le monde, y compris pour des raisons qui n'ont rien à voir avec la science - ou plutôt qui lient les technologies du monde, qui entravent leur disponibilité : la filière est en effet concurrente des cokeries existantes (qui fonctionnent au charbon) ; elle privilégierait l'emploi de gaz naturel (richesse du Sud), et rendrait obsolètes les capacités installées (pour l'essentiel au Nord) de la sidérurgie mondiale ; le problème n'intéresse pas les entreprises du Nord, qui emploient les techniciens de leur région ou qui collaborent avec leurs propres Universitaires et donc les orientations, l'économie mondiale de la branche pèse ici sur la liberté de développement "technologique".

(J'énonce un fait, et pas un anathème ; et c'est à nous d'y trouver solution).

Interruption : L'obstacle n'a peut-être rien à voir avec la science, mais *avec la culture non plus!* C'est une question de *politique*.

Ali EL KENZ : Argent et culture, je ne sépare pas cela. Argent, politique et culture, cela forme le milieu culturel, la société. Et je ne parle ici du rapport entre science et société. Deuxième exemple, sur un autre plan : celui de la "maison-science". Il est un médecin Allemand, un spécialiste très diplômé de son propre pays, praticien hospitalier, qui a pris récemment une voie déviante pour expliquer et soigner des cancers. Il a développé une théorie - expérimentalement appuyée sur de nombreux examens cliniques et radiographiques attribuant pour partie le développement de la maladie à des événements psychosomatiques. Or ses nombreuses communications lui ont valu l'extrême surveillance, puis l'exclusion par ses collègues des fonctions (hospitalières) qu'il occupait, sans compter de nombreux procès de l'ordre des médecins et de celui des pharmaciens. Mais comme il tient à ses idées et à sa pratique, il les met actuellement en œuvre au travers d'une association privée qu'il a fondée, et qui œuvre en marge de la santé publique et du mainstream scientifique (auquel il persiste à s'adresser). Le cas n'est plus seulement ici celui des lobbies industriels (pharmaceutiques ou d'équipement médical), qui sont évidemment concernés, mais principalement celui du champ scientifique, de son état présent, et de la structuration de la communauté scientifique : beaucoup de savants ont eux-mêmes engagé leur carrière dans d'autres voies d'explications, et perçoivent mal l'apparition d'une nouvelle manière de voir les choses : ce n'est pas une question d'intérêts sordides, mais de vision du monde, et au plus profond de raison d'être. Je donne cet exemple pour suggérer les résistances structurelles que toute communauté scientifique est en disposition d'opposer à l'innovation radicale.

Mon troisième exemple concerne le sens véhiculé par le langage. Il peut être facilement dépiqué et parfois surestimé. J'appartiens par exemple à l'Université

de sociologie. Et lorsqu'en 1975 nous étions en train de créer cette association, nous avons passé 2 jours à nous disputer sur l'intitulé : "Union Arabe de Sociologie", ou "Union de Sociologie Arabe". Dans cette inversion résidait, bien sûr, tout un problème de situation dans l'espace Scientifique mondial. En deux mots, on s'engouffrait dans un espace aiguillant les idées ou dans un autre ; et on craignait de s'y clôturer.

Mais plus subtilement, la langue joue. Dans un excellent récent séminaire sur "Arabisation et technologie", mais nous en sommes venus à discuter sur l'appropriation des mots traduits. Et donc sur les traducteurs. Il est apparu qu'on pouvait distinguer trois types de traducteurs :

- Ceux, paresseux et marchands, (notamment Egyptiens et Libanais) qui font de la transcription : du mot à mot, on est vite au non-sens.

- D'autres, quelque peu [puristes de la langue/formalistes/intégristes], et refusant à l'Occident la scientificité, vont rechercher aux tréfonds de la langue arabe, tel mot qui pourrait désigner la nouvelle chose dite : il en résulte des dictionnaires morts, faits de mots morts qui ne disent rien à qui les parle.

- Quelques traducteurs enfin font leur métier : (faire parler les mots), trouver les mots qui "parlent" à ceux qui vont les lire.

Ceux là sont obligés, dans un double mouvement, d'approfondir leur connaissance de la langue arabe pour disposer de toute la palette du signifiant, et de s'immerger symétriquement dans l'espace occidental, pour comprendre ce que signifie telle machine, tel objet ou tel procédé. Voilà qui donne à réfléchir sur les difficultés - par exemple, de l'espace Arabe - dans ses rapports avec des pratiques scientifiques hétérogènes.